

BIOGRAPHIE DE JANKIEL FENSTERSZAB

Travail réalisé par la classe de 302 / collège Charles Péguy / Palaiseau

Introduction

Quelques photographies de famille, un faire-part de mariage, un dé à coudre... Voici le point de départ. Déjà, un visage, celui de Jankiel Fensterszab, se matérialise devant nos yeux impatients et curieux. Qui était-il ? Les souvenirs de sa fille, Ida, sont les sources les plus riches pour tisser un lien vers Jankiel et tenter de retracer une partie de sa vie. Ces souvenirs de famille ont été le plus important matériau de ce travail d'écriture biographique. Ils sont anciens, ils sont également partiels. Nous proposons de rétablir un dialogue imaginaire entre Jankiel et Ida, afin que doucement la mémoire travaille et redessine la vie de Jankiel. Nous nous permettons de compléter cette mémoire «trouée» par quelques encarts historiques.

1) Une enfance en Pologne, dans le village de Koprzywnica (1898-1920)

- *Papa, raconte-moi ton enfance en Pologne s'il-te-plait.*

- Je suis né le 15 octobre 1898 à Koprzywnica, un petit village en Pologne près de Lublin et de Cracovie. Ce n'était pas un Shtetl, même si de nombreuses familles juives, près d'un tiers de la population, y vivaient à l'époque. Nous étions une de ces familles. J'y vivais avec mon père, Abraham et ma mère Maria, ainsi qu'avec mes frères et sœurs. Nous étions très heureux, nous nous réunissions souvent pour manger, discuter et chanter des chansons traditionnelles et populaires en yiddish, à l'occasion du shabbat par exemple.

POLOGNE - KOPRZYWNICA

En 1898, Jankiel naît dans un petit village de l'Empire russe. Situé pendant la Première Guerre mondiale sur la ligne de front entre la Russie et l'Empire austro-hongrois, Koprzywnica est ravagée, de nombreux habitants fuient et abandonnent les maisons. En juin 1919, la petite ville devient polonaise avec le traité de Versailles qui reconnaît l'indépendance de la Pologne. En 1920, elle compte environ 2300 habitants, dont un peu plus de 800 Juifs.

Il y a une grande synagogue et une école juive, une Yeshiva (les cours sont en hébreu et en yiddish). Jankiel a peut-être étudié dans cette école car sa mère était très croyante. On trouve également dans la ville un cimetière juif construit à la fin du XIXe siècle.

- *Ah mais oui ! Les chansons en yiddish comme « Un as der Rebbe lacht » !*

- Oui, par exemple, effectivement ! Je me souviens que nous dégustions de fameux raviolis au bouillon, des foies hâchés, mais aussi beaucoup de gâteaux, au fromage, aux pommes, puis des bortsch, de la carpe farcie, du fromage de chèvre... En tant que boulangers, mes parents cuisinaient à la perfection tous ces plats traditionnels.

- *Oui, ces plats, je les connais aussi ! Il y avait une école là-bas ?*

- Oui, j'étais à l'école de Koprzywnica. J'y ai été scolarisé jusqu'à l'âge de 14 ans à la Yeshiva du village. Puis j'ai dû arrêter brutalement l'école. Mon père est décédé et nous n'avions plus les moyens de payer les frais de ma scolarité. J'ai donc dû travailler à la boulangerie avec ma mère pendant quelques temps. Ensuite, je suis parti en apprentissage de tailleur. Le vrai avantage était que, quand on était apprenti, on était nourri et logé, donc ça faisait une bouche de moins à nourrir pour ma mère. C'était en 1912 et cet apprentissage a duré quelques années. A l'issue de cette formation, j'ai été appelé au service militaire car la Russie était alors en guerre. Comme Koprzywnica est redevenue polonaise en 1919, j'ai été incorporé dans l'armée polonaise où je suis devenu caporal.

L'ARMÉE

Jankiel a très probablement été mobilisé dans l'armée russe, peut-être à la fin de la guerre, car en 1917-1918, il a 19-20 ans et la ligne de front passe à quelques kilomètres de Koprzywnica. Le village est occupé par les soldats russes. Après 1919 (Traité de Versailles) une grande partie des jeunes hommes habitant les régions redevenues polonaises incorporent la nouvelle polonaise et passent de l'uniforme russe à l'uniforme polonais. C'est en caporal de l'armée polonaise que Jankiel se fait photgraphier.

- Papa, parle-moi de mes grands-parents.

- Malheureusement, je ne me souviens plus vraiment de mon père, qui est parti trop tôt. Quant à ma mère, Maria Gitla, tu l'as un peu connue toi aussi. Elle travaillait dur à la boulangerie. Elle a été courageuse de s'occuper seule de tous ses enfants. Elle cuisinait très bien. Elle était très croyante aussi. D'ailleurs lors de sa visite à Paris, vers 1933, nous devions manger le jambon en cachette, te souviens-tu ? Elle n'est restée que peu de temps, la vie à Paris ne lui convenait pas... Heureusement, j'ai quelques photographies. Je me souviens aussi de mon grand-père qui était un Juif pratiquant. Il avait une longue barbe blanche et s'habillait toujours comme un rabbin. Tout ce qu'il me reste de lui est une photographie que tu as déjà vue.



Portrait de Maria, ma mère, habillée chaudement pour affronter le froid hiver polonais



Portrait de mon grand père



Moi en uniforme de l'armée polonaise

- *Finalement, pourquoi as-tu quitté ton pays natal ?*

- Sache, Ida, qu'au début du XXe siècle, la misère et l'antisémitisme régnaient en Pologne, comme dans une grande partie de l'Europe centrale. En 1920, cela m'a poussé à m'exiler en Allemagne, à Berlin, une ville libre sur le trajet vers l'ouest, zone de transit de milliers de voyageurs.

VAGUE D'ANTISEMITISME EN POLOGNE DANS LES ANNÉES 1918-1920

A la fin du XIXe siècle, un fort courant nationaliste traverse l'Europe et notamment la Pologne où il s'accompagne d'un violent antisémitisme. Lors de la guerre soviéto-polonaise (1919-21), s'impose progressivement l'idée dans la population polonaise que les Juifs aident les Bolcheviks dans leurs conquêtes de la Pologne. Une série de pogroms a lieu en 1918-1919. Cet antisémitisme populaire se double d'un antisémitisme d'Etat. De nombreux soldats juifs, servant l'armée polonaise, sont arrêtés et internés, car soupçonnés de complicité. Finalement libérés, nombreux sont ceux qui décident de quitter la Pologne. Jankiel a peut-être fui la Pologne pour cette raison.

2) Berlin : la Belle Epoque (1920-1923)

- *Qu'as-tu fait une fois arrivé à Berlin ?*

- J'ai d'abord pu y exercer mon métier de tailleur ! Et surtout, c'est dans cette ville que j'ai fait la connaissance de Chaja, qui allait devenir ma femme, et ta maman. Nous avions des amis en commun. Quand nous nous sommes connus, nous sortions beaucoup, allions au théâtre, au concert... A l'époque où nous vivions à Berlin, il y avait beaucoup moins d'antisémitisme, il y avait des mariages mixtes entre Juifs et non Juifs – ce qui n'existait pas en Pologne – et régnait une grande atmosphère de liberté. Nous apprécions aussi nous promener au Tiergarten, ce grand parc...

- J'ai vu la photographie !



Exactement ! Cette photographie a été faite en plein hiver, mes amis et moi portions nos manteaux les plus chauds. Sinon, à Berlin, nous fréquentions les salles de spectacle comme le Kadeco -Kabarett der Komiker-, mais nous allions également écouter de superbes concerts de musique Klezmer. Chaja était toujours très élégante dans sa robe du dimanche. Un jour, nous étions allés chez un photographe, alors qu'elle portait cette robe, c'est cette photographie où elle pose de trois quarts, assise sur un banc en bois.

- Comme vous étiez élégants !

- A Berlin, ce qui m'a marqué est que l'atmosphère était agréable, les gens étaient libres, tout le monde s'embrassait et évidemment était heureux. La vie était belle et nous étions jeunes et insoucients. Chez nos amis étaient organisés régulièrement des dîners où on discutait de tout, on riait et on chantait à tue-tête en yiddish. Nous y sommes restés trois ans mais ce furent de merveilleuses années.

- C'est aussi à Berlin que vous vous êtes mariés ! J'ai votre faire-part.

- Chaja et moi nous sommes mariés religieusement en 1923, à Berlin, dans l'appartement d'amis. Nous l'avons surtout fait pour faire plaisir à ta grand-mère maternelle. Cela ne s'est pas fait à la synagogue le rabbin est venu nous donner la bénédiction.



Cette douce vie n'a pas duré car une importante crise économique nous a poussés à quitter Berlin, Chaja et moi. Nous avons alors pris la route pour Paris.

CRISE ECONOMIQUE EN ALLEMAGNE

Le 11 janvier 1923, 60 000 soldats français et belges pénètrent dans le bassin de la Ruhr, en Allemagne. Ces troupes, qui occupaient la Rhénanie allemande depuis la fin de la Grande Guerre, étendent ainsi leur zone d'occupation. La valeur du mark allemand s'effondre brutalement, une hyperinflation et un chômage important se développent en Allemagne. La République de Weimar limite alors l'immigration et prend des mesures visant à exclure les étrangers qui ne sont pas en possession de documents officiels. Cette dernière raison explique peut être le départ de Jankiel et Chaja vers la France. Jankiel a un passeport polonais mais il a fui la Pologne sans être enregistré comme ressortissant polonais ce qui était obligatoire après les accords de Riga de 1921. Né en territoire russe, il a donc gardé sa nationalité de naissance. Pour l'administration allemande ou française il est donc « réfugié russe » mais sans papiers officiels.

3) La vie de famille à Paris (1923-1942)

L'ARRIVEE EN FRANCE

Jankiel entre en France en novembre 1923 sans visa français. Son passeport, seul document attestant de son identité, porte un visa du Consulat du Portugal, fait à Berlin. Chaja le rejoint à Paris le 9 décembre de la même année, avec un passeport polonais et un visa du Consulat de France.

- Entre 1923 et la fin des années 1930, la vie à Paris fut une période très heureuse, pleine de rencontres et de sorties. Chaja et moi sortions beaucoup, notamment le soir : cinéma, théâtre, concert rythmaient notre vie. Il y avait toutefois un bon nombre de pièces que nous avions déjà vues à Berlin.

- Comme le film « Grine Felder » ?

- Non Ida. Ma mémoire flanche parfois, mais ce film qui t'a tant marqué n'est sorti au cinéma qu'en 1937. A Paris, en 1924, ton frère est né, on sortait donc moins qu'à Berlin, au début. Nous invitions des amis. Tous les dimanches, nous faisions des fêtes, on dégustait des plats polonais comme le fameux bortsch cuisiné par ta maman. Nous retrouvions les joyeuses habitudes berlinoises.

- J'ai vu la photographie d'un repas dominical ou peut être un repas de Seder ? Vous étiez au moins 20 à table.



- Oui, il y avait de nombreux invités. Même si à Paris, nous avions moins de connaissances qu'à Berlin, ta maman et moi nous sommes vite adaptés et faits de nouveaux amis. J'ai toutefois eu un peu de mal avec la langue française... Je prenais des cours de français. Pour cela, j'avais engagé un professeur qui enseignait le violon à ton frère et m'apprenait la langue de Molière. Nous n'avons jamais regretté notre décision de venir à Paris où la crise se faisait bien moins ressentir. La capitale française était attirante comme un phare dans la nuit. En arrivant, nous ne connaissions que le nom de Raymond Poincaré qui dirigeait alors le gouvernement et qui avait procédé à l'occupation de la Ruhr en Allemagne, qui avait provoqué la crise économique en Allemagne.

Nous habitions à cette époque 110 rue Montreuil, dans le onzième arrondissement de Paris, près de la place de la Nation. C'était un appartement que nous apprécions mais nous avons dû déménager pour plusieurs raisons. D'abord, il y avait des rats dans la cage d'escalier ! Cela faisait crier ta maman, elle était obligée de déranger le concierge pour qu'il l'accompagne jusqu'à notre appartement tant elle craignait ces animaux. Ensuite, et c'est la principale cause de notre déménagement, nous manquions de place à cette adresse. L'appartement devenait trop étroit pour quatre personnes.

- *Surtout que vous y travailliez, maman et toi...*

- Absolument. En 1936, nous nous sommes donc installés au 22 rue Clavel, à Paris, dans le 19^e arrondissement. Cet appartement possédait une grande cuisine et trois chambres dont la plus grande nous servait d'atelier. Tu te souviens Ida ? Il n'y avait même pas de salle de bain ! Vous alliez aux douches municipales. Dans ce nouveau lieu de vie, nous pouvions travailler tard, Chaja et moi, sans craindre de réveiller les enfants. J'effectuais mes tâches au calme...sans cesse dérangé par la patronne du café d'en bas !

- « *Monsieur Jacques, téléphone !* »

- C'est cela ! C'était moi « monsieur Jacques ».

LES VARIATIONS ORTHOGRAPHIQUES

Les noms et prénoms de Jankiel Fensterszab, ainsi que leur orthographe, ont évolué au gré des pays : Jacob Fensterschaub, monsieur Jacques, Jankiel, Fenstersrab...

- Il y avait toujours quelque chose que les clients voulaient changer, des retouches qu'ils avaient oubliées de préciser.... Ta maman et toi deviez vous organiser pour savoir quel métro prendre afin que les livraisons soient faites le bon jour. Vous alliez souvent livrer au Louvre par exemple. Vous me rendiez bien service toutes les deux car, ainsi, je n'interrompais pas mon travail. Je faisais tout de même attention à ne pas trop déranger notre voisin, tu sais, l'Arménien, j'arrêtais de siffloter par exemple.



- « J'ai deux amours, mon pays et Paris ! »

- Joséphine Backer ! Je la chantais tout le temps ! Il y avait aussi « voilà les gars de la Marine » que j'affectionnais particulièrement. J'aurais aimé entendre ces chansons en concert ! Ah les sorties... ton frère te gardait parfois, tu te rappelles sûrement de cela.

- Oui ! Et aussi des vacances.

- A Brunoy, d'abord. Un joli petit village près de Paris. C'était très bien le temps d'un week-end, quand mon travail nous le permettait. Quand nous partions plus longtemps, c'était aux Sables-d'Olonne, la plage, la mer... Nous passions de très bons moments avec ma sœur et tes cousines sur le bateau. Les premières vacances en fait...cela nous a tous marqué. C'est grâce à Léon Blum et au Front Populaire que les travailleurs avaient enfin droit à un peu de repos.



- « *Les serviettes partout !* »

Tu t'es toujours trompée Ida...il s'agissait de « soviets » plus que de « serviettes ». Durant l'année 1936, je descendais aux grandes manifestations, toi sur les épaules. C'étaient de grands rassemblements, pas du tout des manifestations colériques pour se plaindre. Nous clamions notre joie, c'était euphorique, tout le monde chantait et riait. Je te prenais sur mes épaules pour que tu puisses apercevoir quelque chose à travers toute cette foule. A cette époque, la politique était au cœur de nos discussions et même de notre vie, puisque Chaja et moi militions activement pour la LICA – Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme-.

Conclusion

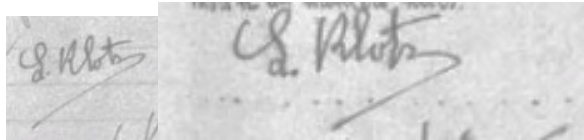
La Seconde Guerre mondiale met brutalement fin à la vie de famille, à cette vie riche de rencontres, d'expériences, de sorties culturelles, de rires d'enfants, de réunions familiales ou amicales. Ida est placée dans les Deux-Sèvres chez une nourrice. Elle ne revient que rarement sur Paris. Chaja est arrêtée lors de la rafle du Vel d'Hiv en juillet 1942. Jankiel et Adolphe se cachent à Coubron près de Montfermeil. Le 23 juillet 1944, Jankiel est arrêté par la milice. Interné à Drancy il est déporté à Auschwitz, par le convoi 77. Ida, a reçu des témoignages indiquant sa présence dans le camp. Nul ne sait vraiment ce que Jankiel est devenu, une vie effacée comme tant d'autres, dont il ne reste que quelques photographies de famille, un faire-part de mariage ou un dé à coudre...

Les biographies de Lucienne et Denise Klotz

Lydie Édith Emma Lucienne

Lucienne naît le 10 septembre 1899 au domicile de ses grands parents 9 rue de Tilsitt dans le VIII^{ème} arrondissement, un étage était réservé à chaque génération¹. Sa mère Flore Louise Hayem a vingt ans, son père trente deux ans. Elle est l'aînée d'une famille qui comprendra bientôt six enfants.

Pourquoi l'appelle-t-on Lucienne alors que c'est son 4^{ème} prénom ? Ce prénom d'usage a-t-il été choisi dès l'enfance ou plus tard ? Lors de son premier mariage, elle signe L. Klotz. Une signature encore très enfantine, le « L » ressemble aux lettres des écoliers.



Son père, Henry Klotz, travaille dans la parfumerie Pinaud² dirigée par Victor Klotz (grand père de Lucienne) et Émile Meyer (son arrière grand père). Elle se trouve place Vendôme à Paris. Henry Klotz en prend la direction avec son frère Georges en 1906. Les parfums Pinaud se vendent dans le monde entier³, une boutique ouvre sur la 5th avenue, une autre rue du Faubourg saint Honoré.

Une photographie prise en 1907 montre Flore et ses enfants : Lucienne (la plus grande) tient le bras de sa petite sœur Anne-Marie, son frère Antoine est assis sur un tabouret tandis que Denise, sur les genoux de sa mère, regarde avec malice le photographe. La famille tendrement enlacée pose devant la cheminée.



Archives personnelles Florence Dollfus

¹ Témoignage Édith Bascou (fille de Lucienne).

² Henry entre à la parfumerie Pinaud en octobre 1888, puis directeur associé depuis décembre 1897.

³ La parfumerie a obtenu plusieurs grands prix à l'exposition universelle de Paris en 1889, à l'exposition internationale de Bruxelles en 1897. Un pouponnat maternel a été créé dans l'entreprise afin que les mères puissent allaiter leur enfant et la parfumerie a reçu pour cette œuvre nationale la médaille d'or de l'Exposition internationale de Liège en 1905.

En 1912 ou 13, la famille est à Étretat dans la maison familiale des grands parents Klotz. Sur l'escalier qui descend au jardin, les six enfants Klotz prennent la pose pour le photographe. Qui est-il ? Henry, Georges, ou peut-être Victorine ?

Un enfant sur chaque marche par âge, Lucienne, Antoine, Anne-Marie, Denise, François et Philippe encore sur le perron.



Archives personnelles Florence Dollfus

Ils sont bien sages ces enfants. Seul Philippe semble préférer la chienne et détourne le regard. C'est peut-être pour cela qu'une deuxième photographie a été prise, vraisemblablement quelques minutes plus tard, de l'autre côté de l'escalier. Philippe est désormais assis sur le dos de la chienne et Flore est venue le soutenir. Ce doit être le printemps ou la fin de l'été, les tenues sont assez légères mais Lucienne porte des collants sous sa robe.

Sur la troisième photographie les enfants sont descendus dans le jardin. Lucienne ouvre la marche. Elle sourit volontiers au photographe alors que Denise, plus espiègle, s'est cachée derrière Anne-Marie. La fratrie s'est figée le temps de la photographie.



Archives personnelles Florence Dollfus

Quand la Première Guerre mondiale éclate Henry Klotz, le père, s'engage en tant qu'officier de réserve⁴ alors qu'il aurait pu être dispensé de service. Les parents de Lucienne ont divorcé en juillet 1914⁵, à 15 ans elle se retrouve chargée de famille, son dernier petit frère a tout juste 4 ans. Elle a

⁴ Une note du lieutenant-colonel Gougelin commandant de l'artillerie lourde du 38^e corps d'armée - datée du 29 décembre 1918-, atteste qu'Henry Klotz « père de six enfants aurait pu être dispensé de servir et a commandé une section de munitions et montré en maintes circonstances, en Champagne et à Verdun en 1916, le plus bel exemple de courage et de dévouement en ravitaillant les batteries sous un violent bombardement » Henry combattit pour toute la durée de la guerre dans son régiment d'artillerie, la termina avec le grade de Lieutenant-Colonel et fut élevé au rang d'Officier de la Légion d'Honneur à titre militaire.

⁵ Mariage dissous par jugement de divorce rendu le 2 juillet 1914 par la Cour de Paris et transcrit le 15 mai 1915, précision sur l'acte de mariage d'Henry et de Flore

reçu une éducation très stricte. A-t-elle fréquentée le cours Hattemer ? Cette école ouvre ses portes à la fin du 19^{ème} siècle, rue Clapeyron dans le 8^{ème} arrondissement. Ou a-t-elle reçu une éducation à domicile ? Quand a-t-elle arrêté ses études ? Très probablement après le certificat afin d'être « maintenue sous contrôle » dans le domicile familial⁶. Les filles n'étaient pas destinées à faire des études mais à devenir femmes au foyer dans les milieux bourgeois de l'époque⁷.

Lucienne se marie le 25 mars 1921 à onze heures avec Raymond Jacques Alfred Bloch dit Bloche à la mairie du XVII^{ème} arrondissement. Jacques a 29 ans, Lucienne 21 ans. C'est un industriel, Lucienne est sans profession. Il est précisé qu'il est « croix de guerre ». Les deux futurs époux habitent encore chez un de leurs parents (chez sa mère pour Jacques Bloche), chez son père pour Lucienne. Le contrat précise qu'elle est fille « majeure » de Lucien Henry Klotz.

Flore Louise Hayem⁸ la mère de Lucienne est présente à la mairie, mais pas son père qui désapprouve le mariage. L'officier d'état civil qui a rédigé l'acte de mariage l'a complété un peu trop vite, par habitude, et il a dû rayer « *en présence des père et mère de l'épouse* »⁹. C'est André Hayem¹⁰ (également déporté dans le Convoi 77) le cousin de Lucienne qui se porte témoin de ce mariage et signe l'acte.

L'autre témoin est André Vallot, industriel.¹¹

Gilbert naît le 6 janvier 1923. Le couple habite 16 rue des Banquiers dans le XIII^{ème} arrondissement¹². Ils y restent six mois¹³. Édith naît le 19 juillet 1925, le couple habite désormais 83 rue des Saint Pères¹⁴

Lucienne et Jacques divorcent le 29 avril 1930¹⁵. Gilbert et Edith vont vivre chez leur grand père rue de Tilsitt avec leur arrière grand mère [*le conseil de famille a décidé de nous reprendre car ma mère n'avait pas les moyens physiques ni financiers pour nous élever*]¹⁶ Gilbert a huit ans, Édith six.

Gilbert se souvient d'avoir « rattrapé deux années de retard scolaire » avec la gouvernante employée par sa grand mère il suppose « qu'il n'a pas été scolarisé précédemment »¹⁷. Lucienne les retrouve le weekend chez leur grand père d'abord rue de Tilsitt puis à partir de 1936, 8 Porte de Champerret au 6^{ème} étage¹⁸. Elle vient déjeuner et passer un après midi avec ses enfants. Les enfants partent en camps de vacances mais jamais avec un de leurs parents

Le 16 décembre 1939, elle se marie avec Lucien Marie Joseph Pierre Foucaud à la mairie du XIV^{ème} arrondissement. Ils vivent dans le 14^{ème} arrondissement 20 rue Ernest Cresson. Il est journaliste, et « mobilisé » au moment du mariage elle est sans profession.

Elle réside à cette adresse pendant la guerre. La concierge de l'immeuble atteste qu'elle était locataire depuis juillet 1936¹⁹. En 1940 Édith et Gilbert passent en zone sud avec leur père. Édith, scolarisée dans un lycée à Lyon, écrit à sa mère chaque semaine²⁰. Elle vient la voir en juin 1944. Lucienne vit seule à l'époque²¹, Édith occupe un petit studio à la même adresse que sa mère.

⁶ Témoignage d'Édith Bascou (fille de Lucienne)

⁷ Témoignage de Gilbert Bloche (fils de Lucienne)

⁸ Flore Louise Hayem est notée comme « épouse » d'Henry Klotz, alors qu'elle est divorcée depuis 7ans et habite 19 rue Théodule Ribot dans le 17^{ème} arrondissement.

⁹ L'officier d'état civil a dû demander aux mariés et aux témoins d'approuver l'acte ratifié par une deuxième signature de chacun.

¹⁰ Julien Hayem habite alors 94 boulevard Flandrin dans le 16^{ème} arrondissement.

¹¹ André Vallot habite à la même adresse que Flore.

¹² Acte de naissance de Gilbert Bloche

¹³ Témoignage de Gilbert Bloche (fils de Lucienne)

¹⁴ Acte de naissance d'Édith Bloche (archives mairie de Paris)

¹⁵ Transcription de l'acte le 9 septembre 1930 (archives mairie de Paris)

¹⁶ Témoignage de Gilbert Bloche (fils de Lucienne)

¹⁷ Témoignage de Gilbert Bloche (fils de Lucienne)

¹⁸ Avec la crise de 1929, les Henry et Georges sont contraints de vendre la parfumerie en 1936.

¹⁹ Certificat de domicile daté du 5 janvier 1946 dans lequel madame Bourdeau concierge de l'immeuble certifie que Lucienne était locataire jusqu'au 12 juillet (erreur de date 11 juillet ?) « *date de son arrestation par les allemands* » -orthographe de Mme Bourdeau- (archives de Caen dossier n°44.711/22P 451 150)

²⁰ Édith avait gardé jusque très récemment toutes les lettres écrites de sa mère mais elle a dû s'en séparer faute de place.

²¹ Témoignage de Gilbert Bloche (fils de Lucienne)

Lucienne est arrêtée le 12 juillet par la Gestapo²² à son domicile. Puis elle est internée à Drancy le 12. Pour Édith, c'est un homme -dont elle a oublié le nom - qui serait à l'origine des arrestations de 9 personnes de la famille. Sa mère lui a présenté cet homme qui devait l'aider à faire de faux papiers. Ce n'est donc pas un carnet d'adresse retrouvé chez un des membres de la famille qui aurait été à l'origine des arrestations multiples, ni le second époux de Lucienne Pierre Foucaud. Édith l'a rencontré lors de sa venue à Paris et il lui a fait part de son inquiétude dans la confiance que faisait Lucienne à cet homme soit disant résistant²³.

Lucienne entre sous le numéro 25078²⁴ à Drancy. Elle est affectée escalier 19 chambrée 3²⁵, avec Denise, Claudine Sergine et Louise Ochsé.

Un petit mot²⁶ d'André Julien Hayem posté de Drancy le 17 juillet évoque l'internement des Klotz : « *Retrouvé ici amis (illisible) et famille Sergine et Klotz, arrivés même jour que moi ainsi que Fernand Ochsé.* »

Lucienne reste presque trois semaines à Drancy. Deux témoignages –recueillis après guerre par Gilbert Bloche- et datés de décembre 1945 de Zelda Ménassé et de Léa Warech²⁷ attestent qu'elle a été dirigée vers les chambres à gaz dès son arrivée à Auschwitz le 4 août. Zelda Ménassé écrit quelle a été surprise du fait que Lucienne soit dirigée dans la colonne des inaptes au travail car elle « *était*²⁸ plus jeune que sa sœur ». Gilbert suppose que la décision avait été prise en France « d'éliminer Lucienne car elle connaissait celui qui les avait dénoncées ».

²² Deux témoignages le disent, celui de la gardienne de l'immeuble (voir note ci-dessus) et celui de Jacques Bloche qui précise que c'est la Gestapo qui est venue arrêter Lucienne (archives de Caen dossier n°44.711/22P 451 150)

²³ Édith précise dans son témoignage que cet homme ne devait pas être antisémite mais qu'il a fait cela pour de l'argent.

²⁴ Georges a le numéro 25009, Denise 25089, Fernand Ochsé 25067, Louise Ochsé 25068, André Julien Hayem 25080, Maurice Sergine 25086, Sergine Claudine 25087 (archives Mémorial de la Shoah)

²⁵ Voir cahier de mutation du camp de Drancy (Mémorial de la Shoah)

²⁶ Lettre d'André Julien Hayem à sa femme (nommée Bady, nom d'emprunt ?/Germaine Marie Badiller) et adressé 24 rue des Marronniers dans le 16^e arrondissement (archives de Caen dossier n°44.711/22P 451 150)

²⁷ Entrée sous le numéro 25084 à Drancy, placée esc.19 chambrée 3. (Archives Mémorial de la Shoah)

²⁸ Zelda Menassé se trompe sur l'âge de Lucienne, qui est l'aînée de la famille, plus âgée que Denise de six ans, sans doute à cause de son apparence, liée à la poliomyélite contractée dans sa jeunesse

Thérèse Denise Klotz

Denise naît le 15 octobre 1905 au domicile de ses parents, 9 rue de Tilsitt à Paris. Elle est la quatrième enfant d'une famille qui en comprendra bientôt six. C'est une petite fille aux jolies boucles brunes, souriante et joufflue qui pose dans les bras de sa mère.



Archives personnelles Florence Dollfus

Quelques mois plus tard, peut-être une année (?), tous les enfants sont réunis autour de Flore leur mère. La famille tendrement enlacée fixe l'objectif du photographe, Denise a un regard très malicieux.



Archives personnelles Florence Dollfus

En 1912, les enfants sont à Étretat chez leurs grands parents. La famille s'est agrandie, Denise a désormais deux petits frères François et Philippe, nés en 1908 et 1909.



Archives personnelles Florence Dollfus

Sur la première photographie, Denise place fièrement ses mains sur les hanches et esquisse un sourire complice au photographe. Petite fille modèle, elle a cependant un regard espiègle, c'est la seule qui, sur la troisième photographie, choisit de se placer derrière Anne-Marie, comme pour apporter un peu d'originalité dans cette pause très figée des six enfants Klotz.

Quelques années plus tard, en 1917, une photographie montre Denise tenant dans ses bras un berger allemand. Coiffée d'un chapeau et d'un manteau, elle a de longs cheveux châtain qui se terminent par de grandes boucles. Denise a 12 ans, elle semble encore très jeune, à peine sortie de l'enfance. A qui sourit-elle ? Elle semble prise dans ses pensées sans un regard pour le photographe.



Archives personnelles Florence Dollfus

Denise se marie le 5 janvier 1926 avec Georges Victor Didier Helbronner. Elle a vingt ans son mari vingt-deux. Le père de Denise, Henry Klotz est présent à la mairie ainsi que sa grand mère Victorine Meyer, témoin majeur. Le mariage est dissous le 10 avril 1930.



Archives personnelles Florence Dollfus



Archives de Caen

Denise a trente ans sur ces photographies. Jeune femme élégante, elle est maquillée et porte des boucles d'oreilles.



Archives personnelles Florence Dollfus

A l'été 1939, Denise a 34 ans, elle prend la pose avec son neveu, Hubert, le fils d'Anne-Marie. Un an plus tard, la France est occupée. Une ordonnance allemande datée du 27 septembre 1940 impose de se déclarer comme juif sur un registre spécial ouvert dans chaque préfecture ou sous préfecture. En 1940 ou 41²⁹, Denise se fait recenser à la préfecture de police. Elle habite alors 9 rue Verniquet dans le 17^{ème} arrondissement. Elle déménage pendant la guerre. Sur sa fiche de recensement figure la mention « *Est en zone libre* ». Denise est de santé fragile suite à une poliomyélite contractée en 1936 ou 1937 fragile³⁰.

Que devient-elle pendant la guerre ? Elle entre en résistance sous le nom de *Madame Denis*³¹. Appartient-elle à un réseau ? Il n'existe plus aujourd'hui de traces ni de mémoire de la résistance de Denise, seuls quelques mots apposés sur le dossier de demande régularisation de l'état civil de non rentré, où un fonctionnaire a écrit le faux nom sous lequel Denise était entrée en résistance. Quel témoin ou document a permis au fonctionnaire de préciser cela sur le dossier de Denise ? Impossible de le dire. Elle a fait partie de l'armée des ombres, de toutes celles et ceux qui se sont courageusement opposés au nazisme.

Elle est arrêtée le 12 juillet 1944 à son domicile au 64 avenue de la République³² dans le 11^{ème} arrondissement. Elle entre à Drancy sous le numéro 25089. Elle retrouve sa sœur Lucienne arrêtée le même jour, son oncle Georges arrêté la veille, mais aussi André Hayem, Louise et Fernand Ochsé, Claudine et Maurice Sergine. Elles seront affectées escaliers 19, chambrée 3. Sur un document³³, il est précisé que Denise « *était toujours avec Claudine Sergine et Zelda Ménascé* ». S'agit-il de Drancy où Claudine et Denise se sont retrouvées dès le 12 juillet³⁴ ? Ou d'Auschwitz ?

²⁹ Deux recensements ont eu lieu à Paris (Octobre 40 et 41)

³⁰ Témoignage d'Édith Bascou (nièce de Denise)

³¹ C'est ce que mentionne le dossier conservé aux archives de Caen (dossier n°33041 /21 P 469 400, archives de Caen)

³² La fiche de Drancy donne cette adresse

³³ Archives de Caen, verso du document comportant la photo de Denise. Sur ce document, le nom de la famille est noté « Heilbraum », c'est certainement Anne-Marie qui a fait cette recherche et donné une photographie de sa sœur.

³⁴ Claudine entre sous le numéro 25087. Denise et Claudine occupent la même chambrée à Drancy avec Lucienne et Louise Ochsé.

Le 31 juillet 1944, Denise quitte Drancy par le Convoi 77. Dans le même wagon se trouvent sa sœur, Lucienne, son oncle Georges, son cousin André Hayem, Claudine et Maurice Sergine, Le même jour Henry Klotz, son père est arrêté. Invalide et diabétique, il est placé à l'hôpital Rothschild annexe de Drancy. Henry a 77 ans il décèdera le 17 août 1944, jour de la libération de Drancy, faute de soins.

Le frère de Lucienne et Denise, François Klotz a été arrêté pour faits de résistance en juin 1944.

Excellent parachutiste et connaissant très bien le littoral provençal, notamment le secteur Bandol-la Ciotat, il fut désigné pour enquêter sur le réseau SOE (Special operations Executive) Monk décapité par la répression en mars 1944 à Marseille, et le réorganiser. Les circonstances de la disparition de François Klotz restent mystérieuses. On le crut parachuté dans le Var, dans le secteur de Vinon-sur-Verdon, et son dossier pour le titre de « mort pour la France » indique qu'il aurait été tué à Toulon (Var) le 29 juin 1944. Il fut en fait parachuté seul dans la nuit du 27 au 28 juin 1944 sur le terrain François, à 17 km au sud de Vissec (Gard) et à 12 km à l'est de Lodève (Hérault). Le radio Waiter (infiltré) du réseau de réception indiqua le succès de l'opération et la mise à l'abri des 25 containers d'armes reçus. (...). Que devint François Klotz ? Fut-il, comme c'est vraisemblable, conduit au Sipo-SD de Marseille pour interrogatoire par Dunker Delage, homme clé de la section IV (la Gestapo), qui supervisa ce piège ? Fut-il abattu avec d'autres résistants ? Serait-il l'un des inconnus du charnier de Signes (Var) ? A-t-il avalé sa pilule de cyanure ? On l'ignore. Son corps n'a jamais été retrouvé. Il fut décoré à titre posthume de la médaille Militaire, de la croix de Guerre avec palme, et de la Silver Star Medal. « Mort pour la France ».³⁵

A l'arrivée à Auschwitz, Denise est sélectionnée pour entrer dans le camp. Deux lettres³⁶ témoignent de sa présence dans le camp jusqu'en novembre 1944. Un troisième témoignage précise que Denise a contracté le typhus dans le camp. Elle est très affaiblie et fait des séjours à l'infirmerie. Combien de temps a-t-elle vécu ? Difficile de le dire. Zelda Ménascé et de Monique Adout supposent que Denise est décédée à Auschwitz, cependant un troisième témoignage d'Yvette Salan, qui figure au dos de la fiche de Drancy mentionne : « *Malade du typhus à Auschwitz. Peut s'en être remise.* »³⁷

L'état civil de Denise donne le mois de décembre 44 comme mois de son décès. Il est fort probable comme le précise Zelda Ménascé qu'elle est morte dans le camp d'Auschwitz quelques mois après son entrée.

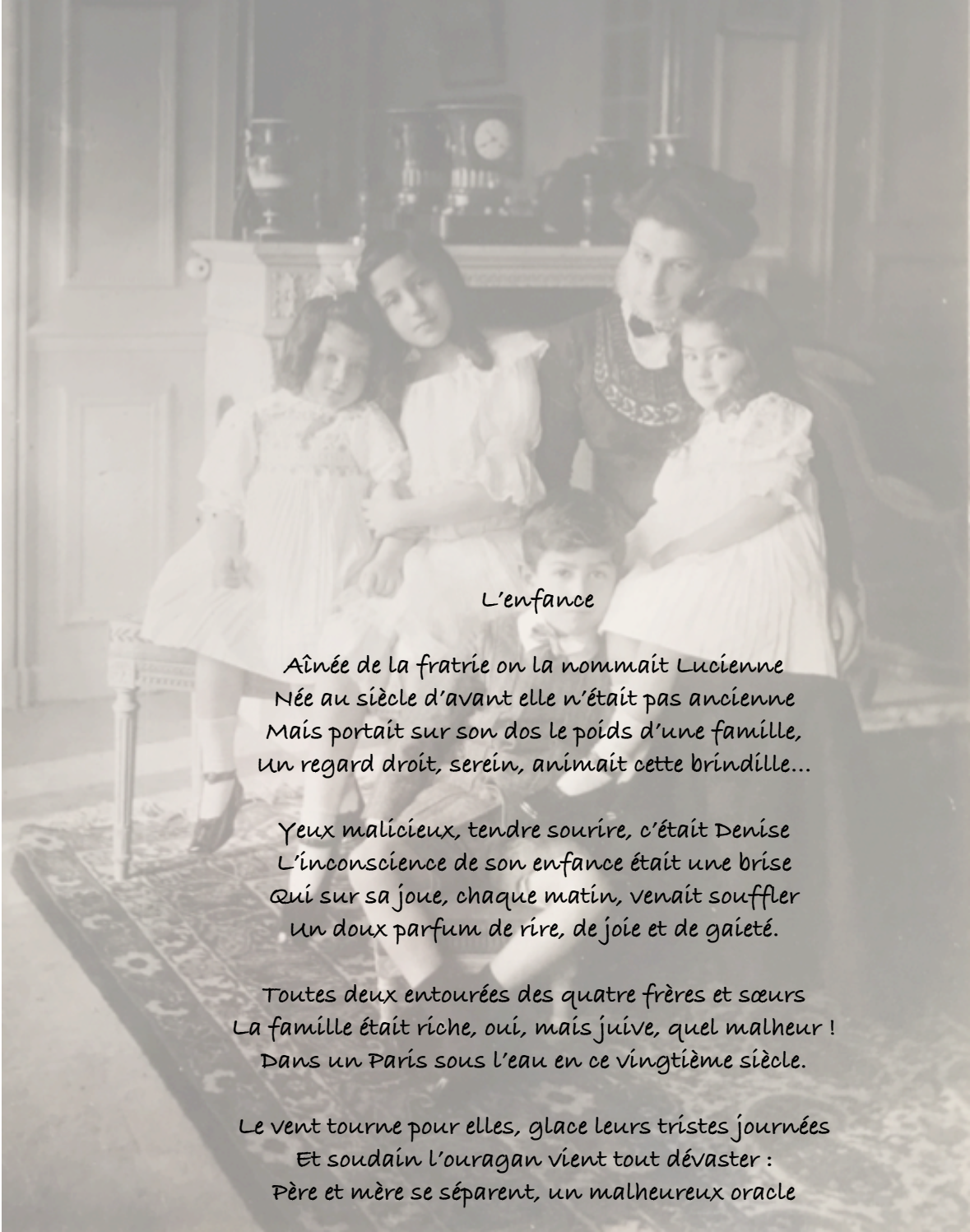
³⁵ Toutes ces indications sur la mort de François Klotz sont extraites de l'article du Maitron : <http://maitron-fusilles-40-44.univ-paris1.fr/spip.php?article177289>

³⁶ Lettre de Zelda Ménascé datée du 15 avril 1946 et une lettre de Monique Adout datée du 4 avril 1946 (dossier n°33041 /21 P 469 400, archives de Caen)

³⁷ Une note mentionnant d'Yvette Salan se trouve dans deux documents : au dos de la fiche de Drancy archives Mémorial de la Shoah, et fiche de recherches (dossier n°33041 /21 P 469 400, archives de Caen)

Travail poétique réalisé par les élèves

Les trois poèmes suivent l'évolution temporelle de la forme poétique à l'image des périodes de la vie : de la forme stricte du sonnet aux vers libres plus modernes en passant par la dissonance des vers impairs. Ce genre littéraire a permis aux élèves d'imaginer certains pans de la vie de Lucienne et Denise, ces vides que l'enquête historique n'a pas pu combler



L'enfance

Aînée de la fratrie on la nommait Lucienne
Née au siècle d'avant elle n'était pas ancienne
Mais portait sur son dos le poids d'une famille,
Un regard droit, serein, animait cette brindille...

Yeux malicieux, tendre sourire, c'était Denise
L'inconscience de son enfance était une brise
Qui sur sa joue, chaque matin, venait souffler
Un doux parfum de rire, de joie et de gaieté.

Toutes deux entourées des quatre frères et sœurs
La famille était riche, oui, mais juive, quel malheur !
Dans un Paris sous l'eau en ce vingtième siècle.

Le vent tourne pour elles, glace leurs tristes journées
Et soudain l'ouragan vient tout dévaster :
Père et mère se séparent, un malheureux oracle

Lucienne

*Lucienne grandît, mûrit, oui, mais sans quitter le nid
Et enfin, à la belle époque, sa vie s'éclaircit
La colombe, toute vêtue de blanc, déjà se marie
Ainsi, avec Jacques, commença une nouvelle vie*

*Et comme une évidence, le miracle de la vie
Rires, pleurs, bonheur réunis, dans cet enfant chéri
Pour ne pas qu'il connaisse l'ennui, Édith s'en suivit
Alors frère sœur père et mère résidèrent à Paris
Mais après le jeudi noir, l'espoir s'estompa
Et le quatuor fissuré, finit par se briser*



Denise

Toi, Denise, la quatrième enfant, la petite fille modèle, tu étais née dans une famille bourgeoise, d'un père parfumeur ; souriante, innocente, insouciant même, te cachant pour ne pas apparaître sur la photo.

Ta vie, Denise, aurait pu être comme un long fleuve tranquille : rien de tragique, rien de dramatique. Pourtant dès le plus jeune âge, tu fus frappée par la maladie qui révéla pour toujours ta fragilité : pourquoi ? Quelle force en décida ainsi ? Dans ton regard et sur ton visage orné de boucles se lisaient déjà de profondes pensées. Tu n'étais qu'une jeune femme à peine sortie de l'adolescence quand tu épousas Georges. Absente à ton mariage, ta mère t'aimait-elle ? Ou voulait-elle ne pas subir le supplice de revoir son ancien mari ?

Ah Denise, quelle femme tu étais, maquillée et bien coiffée avec tes bijoux rayonnants ! Combien d'hommes ont dû te désirer, belle comme tu étais ! Tu fumais malgré tous ceux qui désapprouvaient. Tu divorças, poussée par ton fort caractère qui te mena vers la Résistance sous le nom de Madame Denis : espoir de liberté ou refus d'être déportée ?

Soudain, Denise, l'angoisse te monte au ventre quand tu te fais recenser, tu ne peux pas t'en séparer, elle revient sans cesse, le soir, la nuit. « Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait, suis-je une criminelle, un vulgaire bandit ? » Mais quoi qu'il arrive, tu respectes ces lois aussi racistes et antisémites qu'elles soient, car ce sont les règles, cela a toujours été.

Le temps s'écoule alors dans le questionnement, l'appréhension, la peur. Plus le temps passe et moins tu comprends la haine qui anime certaines personnes contre toi. Elle grandit de jour en jour comme une vague puissante, emportant vers la mort tant de vies innocentes, d'identités, restreignant ta liberté de vivre, détruisant peu à peu ta beauté, serrant ta vie comme un étau brûlant qui avance inexorablement pour t'emmener Denise, t'emmener vers la mort.

Quelles horreurs t'attendent à l'Est, Denise ? Pourquoi tout cela ? De dramatiques rumeurs parlent déjà de camps de travail, dans le froid, la neige, loin de tout. Oui Denise, tel est ton destin, et rien ni personne ne pourra l'arrêter. Tu n'avais pourtant rien demandé à personne, petite fille rondouillette, souriante, innocente, insouciant.

Rien ne te destinait à cette fin tragique et sans raison,
A cet holocauste,

A cette violence froide et calculée élaborée dans une belle maison de Wannsee

Rien